

vraisons qui ont paru jusqu'à maintenant nous remarquons des notices sur la fondation de l'église de Grottaferrata et Saint-Nil; sur le tableau de Zampieri retraçant la rencontre de S. Nil avec l'empereur Othon III; sur le nom de baptême de S. Nil; sur la jeunesse du saint; sur les *Tusculani* et l'abbaye de Grottaferrata; sur les hymnes de Saint-Nil. Le bulletin est illustré, et publie aussi des pièces de vers en l'honneur du saint. Nous y remarquons plusieurs sonnets du prof. Massi sur Grottaferrata; la traduction latine et italienne de l'ode grecque des cardinal Sirleto sur la mort de S. Nil; une ode italienne de Mgr. Agostino Bartolini sur S. Nil et Rome. Le poète termine ainsi son envolée lyrique: «Que la prière et le rythme de Basile retentissent encore dans la retraite historique, qui se vante de tirer fer l'origine de son nom (*ferrata*), et participe à la solidité du fer. Puisse l'art couronner ici de verdoyants lauriers le front du génie italien, hardi et brillant; puisse de cette retraite le rayon embrasé de l'Orient se répandre au loin».

A l'occasion du IX centenaire, on procédera aussi à des travaux de restauration et d'embellissement dans la basilique de l'abbaye (Cf. *Civiltà cattolica*, 1902, 1-er novembre, p. 360). — Le bulletin est envoyé gratuitement à ceux qui en font la demande à Rome.

A. P.

**Les documents orientaux des Archives d'État de Venise.** Les Archives d'État de Venise possèdent une collection précieuse de documents orientaux, un millier environ de diplômes turcs contenant la correspondance politique et administrative de la Turquie avec Venise, depuis l'an 1500 jusqu'à la fin de la république. Plusieurs de ces documents sont rédigés en arabe et en persan; quelques uns, en grec, remontent à l'an 1400. Au point de vue historique, ont un grand intérêt les capitulations, traités et conventions, signées par les deux puissances dans le cours de trois siècles. Le plus ancien de ces documents remonte à l'an 908 de l'hégire (1502). La collection est presque inexplorée. C'est à peine si Hammer a utilisé quelques pièces dans son Histoire de l'empire ottoman. Ils pourraient faire l'objet d'une publication importante dans le genre de celle que nous devons à M. Amari sur les relations entre les républiques de Pise et de Gênes et les Arabes. Le Ministère de l'Instruction publique italien vient de charger de l'étude de ces pièces le distingué professeur de ture à l'Institut oriental de Naples, M. Luigi Bonelli.

A. P.

#### Chez les Grecs de Constantinople.

Les cratères éteints, lorsqu'ils se rallument, ne le font généralement pas, semble-t-il, pour plaisanter. On voudrait pouvoir en dire autant de l'Ἐπαισιὰ τῶν μεσαιωνικῶν ἑρουνῶν de Constantinople. Eteinte, la chère So-

ciété l'était on ne peut mieux: même la petite lampe de terre cuite qui lui sert de symbole se sentait des airs d'ironie à brûler d'une flamme vacillante sur les scellés de sa bibliothèque. Tout d'un coup, en novembre 1901, signes de vie. «Qu'y a-t-il? — C'est, nous répond M. Gédéon, c'est ma Μεσαιωνολογική εταιρία qui entre dans une nouvelle période d'activité». Hélas! cette Montagne Pelée a eu vite fait de jeter son feu: une lueur, deux lueurs, puis plus rien. Elle n'était point, que voulez-vous, de la race des grands volcans. Peut-être même n'était-elle pas un volcan du tout. En tout cas, elle n'a point embrasé, tant s'en faut, le ciel du byzantinisme, et je ne vois à lui convenir que ce mot du poète: «la montagne en travail enfante une souris».

La souris, cette fois, ç'a été un nouveau règlement, le sixième de son espèce. Kanonismos VI, ainsi qu'on l'appellera dans l'histoire, Kanonismos VI a eu, comme de juste, ses premiers sourires pour le bureau de la Société, surtout pour M. M. Gédéon, président, pour M. E. Tapeinos, Vice-président, pour M. B. Palamidès, secrétaire général, pour M. E. Rhapsopoulos, secrétaire particulier. De leur côté, désireux de montrer le bel enfant, ces messieurs ont convoqué à deux reprises l'élite de Constantinople dans la grand'salle de la Grande Ecole de la Nation. Le 11/24 novembre, une fois Kanonismos VI admiré, M. M. Gédéon a lu un long discours d'ouverture intitulé: Καινοφανής ανασκοπή παλαιών ιστορικών μνημείων. Cette conférence, d'après la lettre d'invitation, aurait dû donner lieu entre archéologues de céans à un très intéressant échange de vues περί τῶν ᾧδε κακείσε εὐρισκομένων μνημείων τῆς χριστιανικῆς τέχνης καὶ γραμματολογίας, καὶ τῆς διαφυλάξεως αὐτῶν; mais il ne me paraît point, et je le regrette, que cette partie du programme ait reçu tous les développements qu'elle comportait. Le 2/15 décembre, une fois Kanonismos VI réadmiré, l'assistance s'est empressée de prêter l'oreille aux communications de M. L. Zoès sur les Βυζαντινὰ λείψανα Ζακύνθου, de M. M. Gédéon sur les Χριστιανικὰ ἀρχαῖότητες Γανοχώρων et de M. K. Psakhos sur un Ποίημα ἀρχαῖον χαρακτηρίζον τὰς ἐλληνίδας τῶν ἐν Κωνσταντινουπόλει συνοικιῶν. A ce dernier morceau, qui médisait de leurs aînées d'il y a cent ans, les dames présentes ont fait, comme il fallait s'y attendre, le plus vif succès, et messieurs les austères méssaïoniques aussi, bien qu'ils n'y aient sans doute pas trouvé beaucoup de renseignements sur la Byzance médiévale.

Et maintenant? Maintenant la souris est née, sa venue au monde a provoqué deux réunions, cela suffit. Pourquoi tenir de nouvelles séances? Ne faut-il pas laisser la montagne en repos jusqu'aux jours encore lointains où les temps seront venus pour elle d'enfanter Kanonismos VII?

Si la Μεσαιωνολογική εταιρία rallumée n'a rien eu d'un volcan sérieux, la rédaction de l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια n'est pas davantage un foyer de byzantinisme. D'aucuns avaient espéré qu'elle ne tarderait pas à le devenir en voyant, au mois de juillet 1902, M. M. Gédéon y remplacer comme directeur M. A. Pipéras. Que celui-ci remplit son fascicule hebdomadaire à peu près exclusivement de sermons ou de données quelconques sur le Vieux-

Catholicisme, cela se comprenait sans peine de la part d'un diacre très préoccupé de jouer au théologien et très fier d'avoir suivi les cours du Dr E. Michaud à Berne. Avec M. M. Gédéon, au contraire, l'on pouvait attendre moins d'homélies et plus de documents, moins d'importance prêtée aux Vieux-Catholiques de la Suisse moderne et plus d'attention donnée aux grands événements religieux de la Byzance médiévale. Or, cette espérance, le nouveau directeur ne l'a point tout à fait remplie. Non pas, certes, qu'il dût transformer l'organe du patriarcat oecuménique en une revue byzantine et faire mentir la très juste parole de S. S. Constantin V qui, encore patriarche, disait un jour: «*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* n'est pas un *μυσαίωνολογικὸν μουσεῖον*». Mais, entre les deux extrêmes, il y a de la place pour un juste milieu. C'est ce juste milieu que les amateurs du passé, friands d'histoire, attendaient. Ils l'attendent encore. Du moins, si un changement s'est produit, que nous sommes heureux d'applaudir, il n'en reste pas moins beaucoup à faire encore pour que le périodique du Phanar redevienne ce qu'il a été durant quelques années, je veux dire une revue indispensable aux vrais byzantinistes. Ceux-là seuls, pour le moment, y trouvent parfois à s'instruire, dont le byzantinisme va de l'an 1600 à l'an 1902.

En dehors de l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, la seule revue grecque de Constantinople est la *Βοσπορίς*. Elle a, par malheur, un nom où tout est fleurs et parfums, un nom trop poétique et trop frais pour s'en aller secouer la poussière des siècles vieillis et toucher aux débris des choses mortes. Il y a bien aussi le *Παιδικὸς κόσμος*. Mais son titre, en disant qu'il s'adresse aux enfants, dit assez par le fait même qu'on ne saurait lui demander de savantes études sur Byzance. Ne demandez pas davantage de pareilles études à nos cinq journaux quotidiens imprimés en grec. Consacrer de temps à autre une colonne ou deux à des questions point modernes ou point classiques, cela n'est pas plus dans les traditions du *Ταχυδρόμος* que dans celles de la *Κωνσταντινούπολις*, pas plus dans les habitudes de la *Νέα Ἐφημερίς* ou de la *Βυζαντίς* que dans celles de la *Πρόδος*. Autrefois, M. S. Boutyras savait faire, le cas échéant, une petite place aux recherches byzantines dans son *Νεολόγος* et surtout dans sa *Νεολόγου ἑβδομαδικαία ἐπιθεώρησις*. Mais, de ces deux publications, l'hebdomadaire ne dura que du 27 octobre (8 novembre) 1891 au 25 décembre 1894 (6 janvier 1895), et la quotidienne fut réduite, lors de la dernière guerre helléno-turque, à transporter ses bureaux dans les murs d'Athènes. Depuis, adieu tout ce qui pourrait intéresser l'historien ou l'archéologue, le géographe ou le topographe, l'épigraphe ou le numismate, l'homme, pour tout dire d'un mot, simplement instruit qui porte quelque attention au passé complexe et divers de Constantinople.

Si les Grecs qui tiennent une plume sur les rives de la Corne d'Or négligent si fort de regarder parfois en arrière dans l'histoire d'une ville et d'un empire qui leur touchent de si près, la faute n'en est point, comme on pourrait être tenté de le croire, à la sévérité des réglementations qui régissent les choses de la presse en Turquie. Les questions politiques ou con-

nexes à la politique ne sauraient, à coup sûr, y être traitées sans provoquer l'intervention d'une censure ombrageuse. Mais, hors ce domaine réservé, que de points où le journaliste aurait champ libre! En fait, si Byzance n'est presque jamais à Constantinople l'objet d'un article érudit, la faute en revient presque uniquement à l'état d'âme du peuple grec lui-même, j'entends du peuple grec fixé dans l'Empire ottoman, tant dans la capitale que dans les provinces. Ce peuple, qui a toujours beaucoup plus aimé parler que lire, ne s'intéresse guère, quand il lit histoire, qu'aux gloires de l'antiquité païenne ou aux scandales de l'heure présente. Dites-lui comment Thémistocle vainquit à Salamine ou comment les pieux paroissiens de Tatalva bataillent contre leur pasteur, il vous suivra jusqu'au bout: touchez-lui un mot de la Constantinople passée, il s'empressera de vous planter là. Et cette disposition du public en impose nécessairement aux publicistes, lesquels d'ailleurs, point docteurs ès-sciences médiévales, ne sont que trop heureux de ne pas avoir à se perfectionner dans ce sens.

Aussi bien, la vie intellectuelle grecque de Constantinople, telle qu'elle se manifeste par les journaux, paraît s'être exercée à peu près uniquement, ces temps derniers, sur les deux questions, également brûlantes, de l'enseignement scolaire et de la diglossie. Comment les écoles seront organisées, nous n'avons pas à nous en occuper ici, sauf peut-être pour remarquer en passant combien, dans leurs divers projets de programmes, les Grecs d'aujourd'hui font la part petite à leurs aïeux des temps chrétiens. La question de la diglossie, au contraire, devrait nous arrêter plus longtemps, car la philologie néo-grecque prolonge si bien la philologie byzantine qu'elle se confond presque, pour ainsi dire, avec elle. Malheureusement, sur ce point, les Grecs de Constantinople ne sont pas plus raisonnables, tant s'en faut, que ceux d'Athènes. A part un petit groupe, où je suis heureux de saluer le Dr Photiadis, ils interviennent tous dans la querelle en chauvins qui croiraient, je ne sais pourquoi, la cause de l'hellénisme contemporain à tout jamais perdue, s'ils avouaient, d'accord avec l'évidence, qu'il existe deux langues chez eux: une langue morte, le grec; une langue vivante, le romain. C'est dire que leurs articles, si longs et si nombreux soient-ils, ne peuvent que faire hausser les épaules à quiconque estime qu'un patriotisme mal entendu ne saurait tenir en échec l'impérieuse loi de l'évolution des langues.

C'est l'entrée en lice de M. K. Krumbacher, au mois de novembre dernier, qui a, une fois de plus, remis la question à l'ordre du jour. Son discours à l'Académie royale de Munich était trop sensé pour ne pas déplaire souverainement à nos philologues. Un d'entre eux—ce même individu, oh ironie! composait dès le lendemain un long article de fond pour démontrer que les petits maîtres d'école ne sont pas à leur place dans les bureaux de rédaction,—un d'entre eux, rédacteur attitré de la *Κωνσταντινούπολις*, y est allé d'une colonne et demie pour réfuter l'illustre professeur. Krumbacher, a-t-il écrit, subit l'influence du psycharisme; Psychari, en sa double qualité

de Grec et d'homme répandu dans les cercles universitaires d'Europe, en est arrivé à lui faire adopter ses vues. Belle trouvaille, vraiment! Et vraiment, il ne fallait rien moins que la suffisance d'un petit plumitif constantinopolitain pour laisser entendre ainsi qu'un Krumbacher n'est pas de taille à parler d'après des idées personnelles et raisonnées sur une question de philologie néo-grecque!

A côté de ses périodiques, je veux dire de ses revues et de ses journaux, la Constantinople grecque possède deux publications qui, pour paraître à des dates indéterminées, ne méritent pas moins d'être signalées ici. Elles ont cela d'intéressant pour nous, en effet, qu'elles sont les organes officiels de deux sociétés savantes où l'on fait preuve de quelque vie et où l'on s'occupe parfois de Byzance: l'Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος d'une part et l'Ἐκκλησιαστικὸς μουσικὸς σύλλογος d'autre part.

Le Syllogue musical, pour commencer par le plus jeune des deux, ne remonte qu'au mois de juillet 1898. Dès février 1899, il a fondé une école de chant ecclésiastique dite Μουσικὴ σχολὴ τοῦ μουσικοῦ συλλόγου, laquelle, aujourd'hui très prospère, prend ses élèves et donne ses leçons, deux fois par semaine, dans la Grande Ecole de la Nation. En janvier 1900, il a publié pour la première fois le bulletin destiné à recueillir, avec les procès-verbaux de ses réunions, les principaux travaux de ses membres. Ce bulletin, qui en arrive à son quatrième fascicule, n'est autre chose d'après son titre qu'un supplément à l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια. En fait, il se distingue beaucoup de la revue patriarcale, tant parce qu'il paraît à part que parce qu'il paraît en un format très différent. Son sous-titre, précis et long, est celui-ci: Ἔργασια τοῦ ἐν τοῖς πατριαρχείαις ἐδρεύοντος καὶ δυνάμει ὑψηλῆς κυβερνητικῆς ἀδείας λειτουργούντος ἐκκλησιαστικοῦ μουσικοῦ συλλόγου.

Dès le début, en se plaçant sous le patronage de saint Jean Damascène, le Syllogue musical voulut que la fête du saint fût sa propre fête et, comme celle-ci est solennisée en Orient le 4 décembre, il prolongea sa première session annuelle jusqu'en décembre 1899. C'est donc la cinquième année qui va s'ouvrir pour lui le 4/17 décembre 1902. Déjà ont eu lieu, le 14/27 novembre, les élections accoutumées pour le renouvellement de son bureau et de ses commissions. Car il faut dire que le Syllogue musical, en dehors d'un bureau fortement constitué, comporte quatre commissions permanentes. La première a dans ses attributions de veiller sur l'Ecole de chant ecclésiastique. A la deuxième incombe la rédaction du bulletin. La troisième est chargée de donner son avis sur les productions musicales présentées au jugement du Syllogue ou sur les discussions engagées par devant lui. La quatrième est un jury qui règle les conditions des concours à établir et classe les travaux des concurrents.

En 1903, par suite des dernières élections, les cadres du Syllogue vont être constitués comme suit:

Bureau: M-gr Alexandre de Néocésarée, président; M-gr Nicéphore de Lititsa, premier vice-président; M. G. Biolakès, second vice-président; M. G.

Papadopoulos, secrétaire général; M. Ph. Papadopoulos, secrétaire particulier; M. M. Basileiou, trésorier; M. M. Néoklès, gardien de la bibliothèque et des collections.

Première commission: M-gr Alexandre de Néocésarée, président; M-gr Michel Kléoboulos de Sardes, M-gr Mélissène de Pamphile, MM. N. Néoklès et K. Zakhariadès, membres.

Deuxième commission: M. M. Basileiou, président; MM. N. Basileiadès, G. Papadopoulos, Kh. Papaïoannou, G. Naupliotès, G. Pakhtikos et M. Mourkidès, membres.

Troisième commission: M. G. Biolakès, président; MM. N. Néoklès, M. Basileiou, Kh. Papaïoannou, P. Pakheidis, L. Nikoklès, B. Panoikidès, N. Kamarados, J. Naupliotès, Ph. Papadopoulos, S. Anastasiadès et G. Papadopoulos, membres.

Quatrième commission: M. G. Papadopoulos, président; MM. G. Biolakès, M. Basileiou, Kh. Khadjikhrestou, Kh. Papaïoannou, N. Kamarados et E. Papadopoulos, membres.

Et maintenant ne demandez point quelles relations ce Syllogue peut bien avoir avec le byzantinisme. Il est de toute évidence, en effet, que la musique dans l'Eglise grecque ne se laisse point approfondir sans obliger à d'incessants retours en arrière sur les oeuvres théoriques de l'antiquité et les productions musicales du moyen-âge. De plus, même sans parler des problèmes de musique proprement dite, comment le musicologue grec d'aujourd'hui ferait-il un seul pas dans son domaine sans toucher du pied à quelque question d'histoire littéraire byzantine, surtout d'hymnographie? Un exemple de ce fait, s'il en était besoin, serait fourni par le double sujet que le Syllogue vient de mettre au concours deux années de suite: 1) *Quel est le rythme poétique de l'Octoékchos et quelle sa primitive ordonnance par stiques?* 2) *Existe-t-il un rapport entre le rythme poétique de l'Octoékchos et son rythme mélodique?*

Les deux questions ci-dessus sont celles du Κωνσταντινείον διαγώνισμα, ainsi appelé parce que M-gr Constantin V, grand bienfaiteur du Syllogue après comme pendant son patriarcat, s'en est fait le généreux Mécène. Le prix, qui est de 10 livres anglaises, aurait dû être attribué en décembre 1901. Comme personne encore, à la date fixée, n'avait déposé le moindre travail sur le bureau de la commission, le concours est resté ouvert jusqu'au 19/28 novembre 1902. Et il semble que, cette fois, l'abstention des concurrents n'a point persisté, car le jury a déjà trouvé matière à se réunir le 18 novembre—1er décembre.

Du Syllogue musical passons au Syllogue philologique. L'Ελληνικός φιλολογικός σύλλογος, ce Nestor des Syllogues grecs de Turquie, se trouve dans sa quarante-deuxième année depuis le 2/15 juin 1902. Ce jour-là, dimanche de la Pentecôte, a eu lieu le changement de son bureau: en présence de S. S. le patriarche oecuménique Joachim III, M. G. Apostolidès, président sortant, a rendu compte des faits et gestes de la Société durant

les douze derniers mois écoulés et M. M. Psalidas, nouveau président, a donné lecture, selon l'usage, d'une conférence.

Περὶ τῶν προόδων τῆς χειρουργικῆς θεωραπειᾶς, tel a été le titre de la conférence en question. Le but en était, paraît-il, de célébrer les triomphes du bistouri depuis le jour où Lister, s'appuyant sur les découvertes de Pasteur, introduisit l'antisepsie dans les opérations chirurgicales. Cela date, on le sait, de 35 ans à peine. Néanmoins le docte conférencier a cru nécessaire de prendre la question deux douzaines de siècles plus tôt. S'il nous a fait grâce des procédés en usage dans l'Inde et l'Egypte des temps nébuleux et même dans la Grèce héroïque, il n'a pas consacré moins des trois quarts de son discours à montrer comment Hippocrate et Galien employaient déjà quantité d'antiseptiques. Très intéressante conférence, on le voit, mais à laquelle malheureusement nous ne pouvons nous attarder davantage, pressés que nous sommes de mettre à profit les renseignements fournis par le compte rendu de M. G. Apostolidès.

Au 2/15 Juin 1902, dit ce compte rendu, le Syllogue comptait 255 membres, dont 40 élus durant l'année 1900—1901 et 45 durant l'exercice 1901—1902. Parmi les nouveaux membres ordinaires, le rapporteur se plaît à citer M. L. von Zépharovich, consul d'Autriche-Hongrie à Constantinople, l'archimandrite Ionas, aumônier de l'ambassade russe près la Sublime-Porte, le diacre Mihrof. Parmi les nouveaux membres honoraires, il donne une mention spéciale à M. G. de Weckherlin, ambassadeur de Hollande à Constantinople, à S. B. M-gr Damien, patriarche de Jérusalem, à M. Kléon Rhangabé, ministre de Grèce à Berlin.

Les sociétaires décédés pendant l'année sont l'objet d'un souvenir ému. C'est lord Dufferin, autrefois représentant de la Grande Bretagne près le Sultan. C'est Jules Girard, l'helléniste de l'Université de Paris. C'est S. Mavrogénès pacha, médecin particulier de S. M. le Sultan, un des membres fondateurs et des anciens présidents du Syllogue. C'est Kh. Tserlentès, mort en Roumanie, un des bienfaiteurs de la Société. C'est le D-r A. Long, mort en Amérique, jadis un des membres les plus actifs de la commission archéologique. C'est N. Photiadès, ancien vice-président et conférencier très écouté du Syllogue. C'est enfin P. Stéfanovich-Schilizzi, le richissime banquier dont le Syllogue, remarque amèrement le rapporteur, ne put jamais tirer autre chose que sa livre turque de cotisation annuelle.

Vous devinez à cette réflexion que l'Ἑλλητικὸς φιλολογικὸς σύλλογος, lorsqu'il envoie son diplôme à tel ou tel richard, ne vise pas uniquement à augmenter le trésor de ses gloires littéraires. Dame! il faut vivre. Et pourquoi, si les finances ne devaient pas s'en ressentir un peu, avoir des membres honoraires? Aussi bien, les seules ressources assurées du Syllogue se réduisent aux cotisations de ses associés. Plus le nombre de ceux-ci est considérable et plus facilement s'équilibre son budget. Voilà pourquoi un total de 255 membres ne suffit pas; voilà pourquoi, a déclaré M. G. Apostolidès, la besoin s'impose d'en porter le nombre à 500.

Le Syllogue vaut par les livres de sa bibliothèque, par les périodiques de sa salle de lecture, par les antiquités de ses collections, par les conférences de ses séances publiques, par les travaux de ses commissions.

Enrichie déjà des 2760 volumes que le testament de J. Balettas lui a récemment laissés, la bibliothèque du Syllogue s'est encore accrue en 1901—1902 d'une manière fort sensible. Divers dons venus de droite et de gauche lui ont apporté 226 volumes. Par ailleurs, tout ce que S. Mavrogénès-pacha avait de livres lui a été cédé par la famille: 1126 exemplaires des oeuvres du défunt, 60 volumes turcs, 1396 volumes non turcs reliés, 379 brochures. A. Mavrogénès-bey, celui des fils du pacha qui gouverne actuellement Samos, y a même ajouté 45 volumes qui étaient sa propriété particulière. Cet ensemble, pour le plus grand bonheur de la section biologique, se compose presque uniquement d'ouvrages de médecine. Il n'en sera pas de même, déclarent non sans plaisir les autres sections, de la bibliothèque léguée par M. J. Aristarkhès, ex-ambassadeur de Turquie à Berlin, bibliothèque précieuse, dit-on, mais dont on ne connaîtra bien l'importance et la valeur que lorsqu'elle aura été l'objet d'un inventaire. Jusqu'à ces derniers mois, certain procès engagé par devant les tribunaux de Wiesbaden avait empêché le Syllogue d'entrer en sa possession.

A ce retard, d'ailleurs, nul n'a perdu. Séquestrés en Allemagne, les livres d'Aristarkhès ne rendaient pas moins de services aux travailleurs constantinopolitains que ceux de Balettas, déposés au Syllogue. C'est que, depuis des années, faute de local et faute de meubles, presque toutes les acquisitions livresques de la Société restaient, parfaitement inutiles, soit enfermées en des caisses, soit empilées en des coins. Pour leur faire une place, il fallait, au témoignage de M. G. Apostolidès, quelque chose comme 4000 francs. Depuis, soit que l'on ait trouvé l'argent nécessaire, soit qu'on y ait suppléé par une combinaison quelconque, plusieurs des caisses en souffrance ouvrent peu à peu leurs flancs et bientôt, au moins en ce qui la regarde, la belle collection d'ouvrages réunie par J. Balettas pourra, semble-t-il, être utilisée.

Ici, un bon point à M. K. Kokkolatos, épore ou commissaire de la bibliothèque. Ce vaillant, aidé d'un seul bibliothécaire salarié, n'a pas reculé devant la tâche vraiment herculéenne, paraît-il, de mettre en ordre 2000 volumes que ses prédécesseurs avaient laissé s'entasser pêle-mêle dans un galetas. Mais aussi la Providence, qui est bonne mère, n'a pas manqué de récompenser tant de courage. Un lot de 80 volumes existait au Syllogue, donné jadis par A. et E. Maurocordatos. Ces volumes, perdus de vue à une certaine date, étaient recherchés depuis cinq ans. Pour mieux dire, après toute une série d'investigations vaines et d'enquêtes inutiles, tout le monde les considérait comme passés aux mains de quelque voleur et l'on ne parlait guère plus d'eux que pour vouer cet indélicat aux malédictions des 318 Pères de Nicée. Or, ces 80 désespérés, M. K. Kokkolatos

en a fait la découverte. Ils étaient simplement au Syllogue, bien ficelés ensemble, sous le tas des non classés. Gloire au découvreur!

A la bibliothèque du Syllogue, je puis en parler par expérience, on est toujours reçu avec une exquise amabilité, et, pour peu que l'on sache que tel ouvrage y existe sous tel numéro, on n'a pas de peine à en obtenir communication. Le règlement, plein de sagesse, ne laisse aucun volume franchir le seuil de la salle. Du moins, les Sociétaires sont-ils les seuls qui puissent, moyennant certaines conditions, emporter certains livres à domicile. Vingt-cinq d'entre eux l'ont fait pour 96 volumes ou brochures en 1901—1902. Par ailleurs, les doubles peuvent être distribués au dehors. Comme ils abondent, le bureau en offre chaque année quelques-uns aux établissements grecs qui les sollicitent. C'est ainsi que 282 inutilités ont pris leur essor à l'extérieur durant le dernier exercice. Souhaitons pour la présente année une distribution encore plus large qui, en débarrassant les rayons de toute encombrante non-valeur, laisse la place libre à de plus utiles nouveau-venus.

La salle de lecture annexée à la bibliothèque recevait, en juin 1902, un total de 33 périodiques, dont 11 journaux et 22 revues. Ces chiffres accusent, par rapport à juin 1901, une augmentation de 3 journaux, mais aucun changement pour le nombre des revues, et ce nombre est inférieur de moitié, exactement de 21, à ce qu'il était il y a dix ans. Quand les ressources du Syllogue augmenteront-elles assez pour lui permettre de prendre à nouveau les coûteuses revues spéciales supprimées par raison d'économie?

Les antiquités du Syllogue forment deux collections, l'une archéologique, l'autre numismatique.

A la collection archéologique appartiennent: des statues de marbre ou de pierre, des pièces sculptées et des inscriptions déposées dans la cour, au nombre de 22; des statues debout à l'entrée, au nombre de 3; des fragments de marbre ou de pierre, au nombre de 33; des briques à inscription, au nombre de 25; des lampes, des vases ou fragments de vases en terre cuite, en verre, etc., rangés dans quatre armoires, au nombre de 289. Dans cette dernière catégorie, les 44 derniers numéros, d'origine égyptienne, sont dus à une récente libéralité de M. J. Balabanès. Pour l'ensemble il n'existe d'autre catalogue descriptif que celui de M. A. Papadopoulos-Kérameus arrêté au № 102.

La collection numismatique contient les objets suivants: 2 monnaies d'or, 171 monnaies d'argent, 2 monnaies argentées, 856 monnaies de cuivre, 93 monnaies de bronze, 1 monnaie de plomb, 3 médailles, 20 bulles de plomb, 18 gemmes, 4 bagues, 2 feuilles de laurier en or, 1 drachme en cuivre, 1 idole féminine en cuivre. Soit, pour ne parler que des monnaies, un total de 1125 pièces. Cinq de celles-ci, données par M. A. Stéphanopoulos, représentent seules l'apport du dernier exercice. Pour elles, pas plus que pour le reste de cette collection, il n'a pas encore été dressé le moindre catalogue descriptif.

En revanche, le Syllogue possède un précieux cahier où sont couchées par écrit, en caractères épigraphiques, avec l'indication de leur provenance et le résumé des observations qu'elles ont provoquées, toutes ou presque toutes les inscriptions soumises depuis de longues années à sa commission archéologique. Ce recueil renferme jusqu'ici 1276 numéros. Puisse-t-il s'enrichir encore et sans cesse pour le plus grand bien des épigraphistes!

Passons maintenant aux réunions du Syllogue, à ses conférences, à ses travaux. Durant l'année 1901—1902, sans parler du bureau qui a eu à se consulter vingt fois, la Société a tenu 29 séances, dont 12 spéciales et 17 générales.

Les séances spéciales sont réservées de par le règlement aux communications d'ordre scientifique. Voici, sans grand commentaire, les communications de l'année:

1. Du Dr. K. Makrès: Ἱστορικὴ καὶ τοπογραφικὴ μελέται περὶ Κυζίκου, durant trois séances;—2. De M. J. Méliopoulos: Ποῦ ἔκειντο αἱ Ῥουφινιανάι, une première fois, et Ποῦ τὸ Νικητιᾶτον, une deuxième fois;—3. Du P. Alexandre de Lavra: Περὶ τῆς συνθήκης τῶν ἁγιοριτῶν πατέρων μετὰ τοῦ Στεφάνου κράλλη τῆς Σεββίας;—4. Du P. C. Tondini de Quarenghi: La mesure du temps; 5. De M. Kh. Pantazidès: Περὶ τοῦ ἐν Ηαρισίοις διεθνοῦς τὸ 1900 συνεδρίου τῆς μέσης παιδεύσεως καὶ τῶν τελευταίων παιδευτικῶν μεταρρυθμίσεων;—6. De M. J. Karolidès: Περὶ παθῶν κατ' Ἀριστοτέλην;—7. De M. M. Paraniakas: a) Ἐπιγραφὴ Τραπεζοῦντος, b) Ἰωάννης Καρροφύλλης, c) Ὁ παφλαγονικὸς διάκοσμος, d) Νομίσματα Τραπεζοῦντος, e) Τὸ σπήλαιον τοῦ ἁγίου Εὐγενίου ἐν Τραπεζοῦντι;—8. De M. Panagiotidès: Περὶ τῆς μονῆς τοῦ Ῥαγίου ἐν τῇ μητροπόλει Παρχαμυθίας καὶ Φιλιατῶν;—9. Du Dr. A. Gabriélidès: Περὶ μικροβιολογίας ἐν τῇ ὀφθαλμολογίᾳ. Sauf le P. C. Tondini de Quarenghi, tous les auteurs de ces communications appartiennent au Syllogue, deux comme membres ordinaires, les autres comme membres correspondants.

Dans les 17 séances générales, faites pour les sujets plus accessibles au grand nombre, 18 conférenciers ont parlé tour à tour sur les questions suivantes:

1. M. K. Kallinikos: Περὶ τοῦ Θεοῦ ἐν τῇ φύσει καὶ ἐν τῷ ἀνθρώπῳ;—2. M. M. Gédéon: Περὶ τῆς ἱστορίας τῆς χριστιανικῆς παιδεύσεως, en quatre conférences, consacrées la première aux ἑλληνικὰ σχολεῖα ἀπὸ τοῦ Μ. Κωνσταντίνου μέχρι τοῦ 15 αἰῶνος, la deuxième aux ἔθιμα καὶ νόμοι ἐν χρήσει παρὰ τοῖς σχολείοις τῶν Βυζαντινῶν, et les deux autres à Ἐργον τῆς Ἐκκλησίας ἐν τῇ συντάξει τῶν παρ' ἡμῖν ἐκπαιδευτικῶν θεσμῶν;—3. M. S. Zabitianos: Περὶ τῶν ἐκθέτων παιδίων;—4. M. O. Oikonomidès: Περὶ τοῦ βίου τῶν Γερμανῶν φοιτητῶν;—5. M. G. Akestoridès: Περὶ τῆς γυμναστικῆς en deux conférences et Περὶ τῶν ἱατρικῶν φιλανθρωπικῶν ἰδρυμάτων ἐν Εὐρώπῃ καὶ παρ' ἡμῖν;—6. M. N. Papaïannopoulos: Πορίσματα τῆς ἐθνικῆς ἡμῶν ἱστορίας κατὰ τὴν πρώτην περίοδον τῶν μέσων χρόνων;—7. M. A. Tourgoutès: Περὶ νευρικῶν τρωσῶν;—8. M. Kh. Khadjikhrestou: Ἐκ τῆς δημοτικῆς ποιήσεως;—9. M. L. Eliou:

Περὶ τῆς κοινωνικῆς εὐθύνης καλλιτεχνῶν καὶ συγγραφέων;—10. M. E. Kolasès: Περὶ τῆς κοινωνικῆς ἐνδείας ἐν γένει καὶ τῆς ἐν Παρισίοις ἐπαιτείας; — 11. M. G. Pakhtikos: Περὶ τοῦ ἀρχαίου ἐλληνικοῦ δράματος ὑπὸ μουσικῆν ἔποψιν, et Περὶ μελοποιίας;—12. M. A. Démétriadès: Περὶ Ἱερουσαλῆμ. ἱστορικῶς, ἀρχαιολογικῶς καὶ τοπογραφικῶς;—13. M. A. Ioannou: Περὶ τοῦ γάμου τῶν ἀνθρώπων;—14. M. A. Arapès: Περὶ τῆς ἐπιρροῆς τῆς σχολῆς κατὰ τοῦ ἀλκοολισμοῦ; — 15. M. S. Apostologhlou: Περὶ πολυτελείας;—16. M. K. Kokkolatos: Πῶς διεξάγεται ἐν Εὐρώπῃ ὁ κατὰ τῆς φθίσεως ἀγών; — 17. M. S. Moraïtès: Γνωθὶ σαυτὸν en trois conférences: a) Περὶ φιλαυτίας, b) Περὶ τῆς ἡδονῆς καὶ τοῦ κλοῦ, c) Περὶ τῆς πρώτης παιδικῆς ἀνατροφῆς; — 18. M. Ph. Kamarados a prononcé la conférence de clôture.

Assurément, dans cette longue liste, les titres sont rares qui promettent quelque intérêt à un byzantiniste. Il m'a paru bon toutefois de les donner tous, du premier jusqu'au dernier, persuadé que c'est encore là sans doute le moyen le meilleur, le plus impartial aussi, de montrer où se portent de préférence les préoccupations intellectuelles des Grecs du Bosphore et quels sont les travaux de leur grand Syllogue philologique. Mais, pour compléter cette vue d'ensemble et se faire une idée plus juste encore, il convient d'ajouter quelques données particulières sur la vie des diverses commissions syllogales.

Commençons par messieurs les archéologues. C'est à leur groupe surtout que le Syllogue doit de s'être acquis un certain renom de corps savant même au-delà des murs le Constantinople, ce groupe formant comme une réunion de spécialistes, sinon pour toutes les questions d'histoire byzantine, du moins pour celles de topographie et d'épigraphie constantinopolitaines. Par malheur, depuis quelques années, cette Commission archéologique paraît se trouver dans un état de marasme inquiétant. Serait-ce parce que les étrangers, autrefois nombreux dans son sein, en ont presque tous disparu? Je ne puis le croire. Sans doute, ses bons travaux d'autan sont pour une grande part signés de noms qui ne sentent point le terroir hellène; mais Ph. Déthier, P. Schröder, J. Calvert, Ch. Curtis, A. Mordtmann, A. D. Mordtmann, J. Millingen, A. van Millingen, A. Long, A. Leval, et les autres ne manquaient pas de collègues authentiquement grecs qui rivalisaient avec eux d'activité, sinon de critique et d'érudition. Pourquoi n'en est-il plus tout à fait ainsi maintenant?

Durant l'année 1900 — 1901 la Commission archéologique a eu pour président M. A. D. Mordtmann et pour secrétaire M. K. Pantazidès. Elle s'est réunie sept fois. Outre les monnaies et autres objets antiques offerts aux deux Collections du Syllogue depuis 1899, elle a eu à s'occuper des études de M. K. Makrès sur Cyzique, des deux chefs-d'oeuvre de M. J. Méliopoulos sur Rufinianas et Nicétiade, des inscriptions de Trébizonde envoyées par M. M. Paranikas. De plus, grâce à un mot de M. A. Kopasès, ses membres ont eu l'occasion d'échanger leurs vues sur les fouilles faites à Bouyuk-Déré, localité de la rive thrace du moyen Bosphore, et sur les mon-

naies, statuettes et autres antiquités découvertes là tout récemment. Sur-tout, ils ont eu le bonheur d'entendre deux communications topographiques de M. X. Sidéridès. Dans la première, ce consciencieux chercheur a parlé de l'église *Κροστελλιώτισα*, sise autrefois à Galata, ainsi que du *Κροστελλιον* d'où elle tirait son nom. Dans la seconde, il a montré que le monastère et le fort Saint-Grégoire, où le patriarche Jean Bekkos mourut en prison, s'élevaient au village actuel de Kandja, sur la rive méridionale du golfe de Nicomédie. Ce dernier travail appartient à une série d'études topographiques, intitulées *Ἀστακκηναὶ μελέται*, dont il faut ardemment souhaiter la publication, car leur auteur possède au plus haut degré, chose rare à Constantinople, le don des investigations patientes sans lequel on ne saurait se promettre de livres sérieux.

Des archéologues passons à leurs confrères de la philologie. La Commission philologique du Syllogue a tenu quinze séances durant le dernier exercice. Si le jugement qu'elle a porté sur les deux petits livres scolaires soumis à son appréciation nous importe peu, il ne nous est pas indifférent au contraire de savoir qu'elle a confié l'édition de Lysias à M. A. Zakkas et celle de Pindare à M. Ph. Saltelès. La *Ζωγράφειος βιβλιοθήκη*, dont feront partie ces deux éditions, n'a jamais augmenté jusqu'ici qu'avec une désespérante lenteur. C'est tout au plus si elle compte, après quinze ans passés, huit volumes. Le neuvième, sous presse, sera le troisième des oeuvres d'Euripide par M. D. Bernardakès. On compte, pour le dixième, sur l'activité de M. P. Papageorgiou qui a promis de mener Sophocle à bonne fin. Un résultat heureux de cette lenteur, c'est que, grâce aux intérêts inutilisés, le capital versé par Kh. Zographos va sans cesse en grossissant. De 182974 drachmes qu'il était en 1885, au moment de son dépôt à la Banque nationale de Grèce, il est monté à 222974 au 31 décembre 1900, et à 232974 un an plus tard.

Tandis que la *Ζωγράφειος βιβλιοθήκη* ne manque de rien au point de vue matériel, le *Ζωγράφειος ἄγων* a disparu faute de ressources. Le but de cette oeuvre éminemment philologique était d'encourager tous les gens instruits à recueillir dans les mille et un centres de l'hellénisme les différents éléments susceptibles de faire connaître le grec parlé, entendez les idiotismes de province, de canton ou de village, les particularités de lexique, de morphologie et de syntaxe, les récits populaires, les chansons, les proverbes. Un gros volume de ce genre a paru, un seul. La mort de Kh. Zographos, en coupant court aux subsides, a interrompu la publication et l'on ne cesse d'attendre depuis dix ans, en face du second volume absolument prêt, le généreux Mécène qui dise: «Livrez le manuscrit à l'imprimeur; je me charge des frais». Puisse-t-il se présenter bientôt, ce Mécène, et puisse-t-il même, aux 100 livres turques nécessaires pour le second volume, ajouter de quoi poursuivre jusqu'au bout l'achèvement de cette précieuse collection!

La section biologique du Syllogue ne ferait pas honneur à son nom si elle manquait de vie. Grâce à Dieu, les médecins qui la composent ont su

la conserver jusqu'ici dans un état des plus florissants. Vingt séances tenues en 1901—1902 témoignent hautement de cette bonne santé. Seulement, malgré toute leur modestie, ces confrères d'Esculape trouvent que leurs travaux restent par trop enfouis dans les archives de la Société Aussi ont-ils demandé la création d'un bulletin dont les fascicules trimestriels, amplis de leurs communications, formeraient au bout de l'année un supplément biologique à l'annuaire du Syllogue. Adopté en principe, ce vœu n'attend pour être réalisé que l'autorisation du Ministère compétent.

Moins d'enthousiasme chez nos avocats que de vie chez nos médecins. Leur commission, dite sociologique ou plutôt kinoniologique, ne s'est réunie que neuf fois. M. Kh. Agniadès a terminé ses communications, commencées l'an dernier, sur le régime successorial dans le droit musulman comparé au droit romain. M. J. Balalas a étudié la constitution de la dot pour les sujets hellènes établis en Turquie. M. G. Apostolidès, parlant περί συνηγορίας και λογογραφίας, a montré pourquoi la science du droit et la profession d'avocat n'ont jamais eu le même développement à Athènes qu'à Rome. Mais ce qui a surtout occupé la commission, c'est l'interminable duel juridique engagé entre M. N. Paritsès et M. M. Karabokyros. La permission épiscopale constitue-t-elle, d'après les sources canoniques de l'Eglise orientale, un élément nécessaire à la validité du mariage? Telle était la question en litige. M. N. Paritsès répondait par la négative, M. M. Karabokyros par l'affirmative. Eux et leurs confrères, en soutenant, les uns le pour, les autres le contre, ont, paraît-il, épuisé ce point, sans d'ailleurs s'entendre, bien entendu.

Voilà, brièvement indiqués, les travaux du Syllogue et de ses commissions durant l'année 1901 — 1902. N'oublions pas toutefois d'ajouter deux communications d'un caractère particulier. C'est l'habitude que tout membre éminent de la Société trouve, à sa mort, un biographe dans l'un de ses confrères survivants. D. Maliadès et S. Mavrogénès pacha ont été l'objet de cet honneur: M. O. Andréadès a résumé la vie du premier et M. K. Kokkolatos celle du second. L'un et l'autre défunt avaient présidé le Syllogue, D. Maliadès en 1893 — 1894 et 1894 — 1895, S. Mavrogénès pacha en 1863—1864, 1865—1866 et 1881—1882.

Le 2/15 juin 1902, à la fin de son compte rendu officiel, M. G. Apostolidès est revenu longuement sur la délicate question qu'il avait touchée au début, sur la question financière. Le trésorier, a-t-il dit, n'a guère encaissé, durant l'année, que les cotisations des sociétaires; du moins, sur 278 livres turques de recettes n'a-t-on compté que deux dons extraordinaires, l'un de 11, et l'autre de 8 livres. Or, au sentiment de tous, la bonne marche du Syllogue exigerait environ 500 livres par an. Pour les obtenir, il faudrait de deux choses l'une: ou, comme il a été dit plus haut, porter, si possible, le nombre des membres à 500; ou, en se contentant du chiffre actuel d'associés, trouver un capital qui rapporte 250 livres d'intérêt annuel. En attendant l'une de ces deux solutions, S. S. le patriarche oecuménique a voulu

tendre une main secourable à la savante Société. Dès le 17/30 juin 1902, sur la proposition de Mgr. Joachim III, les deux Corps constitués du Patriarcat ont voté en sa faveur une subvention annuelle de 100 livres turques. Il ont résolu, en outre, d'envoyer une lettre pressante aux métropolitiques pour inviter ces pasteurs, et par eux tous les Grecs des provinces, à soutenir, de leur mieux le glorieux Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος. Nous ne pouvons qu'applaudir à ces mesures qui, en faisant le compte d'un patriotisme très légitime, ne manqueront pas, si elles atteignent leur but, de servir les intérêts généraux de la science.

Et alors, les finances étant prospères, la Commission dite syntactique fera parler d'elle. Cette commission a pour objet de réunir les matériaux et de veiller sur l'impression de l'annuaire du Syllogue. Sa dernière oeuvre a été, avec deux suppléments biologiques de 128 et 132 pages, un volume de λβ'+395 pages, paru en 1900, qui renferme à lui seul les quatre années syllogales XXXV — XXXVIII, correspondant à 1895 — 1899. Depuis, la Commission se repose: le manque de fonds lui fait des repos forcés. Souhaitons-lui du travail, beaucoup de travail, comme au temps heureux où la vie du Syllogue se traduisait chaque année par un volume de plus donné au public.

Le 2/15 juin 1902, en quittant le siège présidentiel, M. G. Apostolidès a, je l'ai dit, cédé la place à M. M. Psalidas. Les collègues de ce dernier au bureau sont MM. M. Authentopoulos et Kh. Pantazidès, vice-présidents, D. Mansuélidès, secrétaire général, A. Démopoulos, secrétaire particulier, M. Ampélidès, éphore de la bibliothèque, D. Méliotis, trésorier, et N. Papagiannopoulos, comptable. Dans quelques mois, quand le moment en sera venu, on ne manquera pas de signaler ici même les faits et gestes du Syllogue durant la présidence de M. M. Psalidas et la gestion de son bureau.

Pour le moment, avant de clore cette trop longue chronique, je dois signaler d'un mot, quitte à y revenir plus en détail une autre fois, deux institutions grecques de Constantinople on ne peut plus favorables aux études, surtout aux études byzantines, j'entends le Musée chrétien du patriarcat oecuménique et la Bibliothèque du métokhion du Saint-Sépulcre. Le Musée, de création récente, ne dispose point de crédits particuliers, mais il ne laisse pas de s'enrichir un peu plus chaque jour, au fur et à mesure des gracieux envois faits par les diocèses ou les monastères. On offre même au Phanar, à l'occasion, de précieux manuscrits. Mais, à ce point de vue, rien ne saurait rivaliser sur le Bosphore avec le métokhion du Saint-Sépulcre. La bibliothèque de cet établissement compte 848 codices. Des 447 premiers tout le monde sait le contenu grâce au précieux catalogue de M. A. Papadopoulos-Kérameus, qui forme le quatrième volume de sa Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη. Quant aux 401 autres, l'actif paléographe n'a pas eu la possibilité de nous en fournir la description, et cela, comme il l'a écrit quelque part, διὰ τινὰς αἰτίας ὧν ἡ φανέρωσις ἐστὶ πικρὰ πᾶσι ἀλλοσιτελής. Ces raisons, sur

lesquelles d'autres se montrent parfois moins discrets, je n'ai pas à les dire non plus. Je déclarerai seulement, après des confidences reçues à bonne source, que M. A. Papadopoulos-Kérameus ne se trouvera pas de longtemps sans doute dans le cas de pouvoir terminer son oeuvre au métokhion. Et la chose serait regrettable infiniment, si le docte diacre Kléopas Koikylidès, bibliothécaire du Saint-Sépulcre à Jérusalem, ne devait bientôt, dès qu'il sera possible, venir parachever la description des codices.

J. Pargoire.

## В. К. Ернштедтъ.

(НЕКРОЛОГЪ).

Русская филологическая наука понесла недавно незамѣнимую утрату: 21-го августа текущаго года скончался одинъ изъ ея наиболѣе видныхъ представителей, профессоръ-академикъ Викторъ Карловичъ Ернштедтъ. Смерть унесла покойнаго на 47-мъ году его жизни, въ полномъ расцвѣтѣ его научныхъ силъ и способностей, не давъ ему возможности завершить и половины начатыхъ имъ новыхъ работъ.

В. К. Ернштедтъ родился въ 1854 году въ С.-Петербургѣ и по окончаніи курса въ частной гимназій Видемана поступилъ въ 1871 году на историко-филологическій факультетъ С.-Петербургскаго Университета, гдѣ главнымъ образомъ занимался у К. Я. Люгебиля и Ѳ. Ѳ. Соколова. Не смотря на свои очень еще юные тогда года, Викторъ Карловичъ на первыхъ же порахъ сумѣлъ избрать для своей дальнѣйшей научной дѣятельности именно тотъ путь, который наиболѣе подходилъ къ особенностямъ его таланта, а именно, путь критическаго изслѣдованія памятниковъ античной литературы и языка. Въ то время этотъ путь былъ еще очень мало знакомъ нашей филологической наукѣ, въ которой главную роль играла не самостоятельность мысли, а компиляція. Такимъ образомъ, если починъ въ дѣлѣ выведенія русскаго классицизма на настоящую дорогу принадлежитъ К. Я. Люгебилю и Ѳ. Ѳ. Соколову, то заслуга В. К. заключается въ детальномъ развитіи этого новаго направленія и въ приобщеніи къ нему цѣлаго ряда оригинальныхъ дополненій.

По окончаніи Викторомъ Карловичемъ въ 1875 г. Университетскаго курса, ему въ 1877 г. было поручено факультетомъ чтеніе лекцій по классической филологіи въ качествѣ «преподавателя». Эту должность молодой ученый занималъ вплоть до 1880 года, когда по защищеніи магистерской диссертациі былъ командированъ на два года въ Грецію для изученія эпиграфическихъ и другихъ памятниковъ античнаго міра. Въ 1882 г. командировка была продлена еще на одинъ годъ, который Ернштедтъ провелъ въ Италіи, гдѣ изучалъ главнымъ образомъ греческія рукописи Рима, Неаполя, Флоренціи и Милана, продолжая такимъ образомъ тѣ занятія по греческой палеографіи, которыя были начаты имъ